

GUDULE

J'ai
14 ans
et je suis
détestable



Gudule

J'ai 14 ans et je suis détestable



Marre.

Marre des parents, des profs, des copains.

Marre de moi, de ma peau.

De mon acné.

De mes cheveux gras.

De ma tronche, toujours la même
et toujours aussi moche.

Je déteste les miroirs. Je me déteste.

J'ai 14 ans et je suis détestable. >>

J'ai quatorze ans
et je suis
détestable

© Éditions Flammarion, 2000.

© Éditions Flammarion, 2006.

87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13

Extrait de la publication

GUDULE

J'ai quatorze ans
et je suis
détestable

1 Moi

Marre.

Marre des parents, des profs, des copains. Marre de moi, de ma peau. De mon acné. De mes cheveux gras. De ma tronche, toujours la même et toujours aussi moche. De mes kilos en trop qui s'ajoutent aux kilos en trop, à coups de Carambars, de Smarties et de fraises Tagada.

Sale gueule, voilà comment je mériterais qu'on m'appelle. Léa Sale gueule. Quand je me rencontre dans un miroir, je n'ai qu'une seule envie : me fiche des baffes. Je déteste les miroirs.

Je me déteste.

Tout le monde me déteste. Ils ont raison.

J'ai quatorze ans et je suis détestable.

2 DOC RASTA

C'est chaque jour pareil : dès que Doc Rasta se pointe au bahut, on ne voit plus que lui. Son grand corps souple, son déhanchement chaloupé de danseur, sa décontraction. La façon qu'il a de ne jamais rien prendre au sérieux. Sa manière bien à lui de rigoler. Cette bouche sombre et sensuelle qui s'ouvre à tout bout de champ sur des dents éclatantes...

« *Hello, sisters !* »

Le timbre est grave, très africain, frimeur mais pas trop. Le surnom gentil. Les *sisters*, c'est nous, les filles de troisième.

Un remous parcourt notre groupe.

« Salut, Doc !

- Bonjour, Doc ! »
- Des gloussements s'échangent à voix basse.
- « Wah, le look !
- Super !
- Où il a déniché ce treillis d'enfer ?
- Et son sweat à capuche... Trop cool, le mec ! »

Indifférent à l'émoi qu'il suscite, Doc Rasta traverse la cour pour aller rejoindre ses copains. Vingt paires d'yeux féminins le suivent, dont les miens.

Pfou, ce gars-là, plus craquant, tu meurs !

Manque de bol pour nous, il redouble sa troisième mais ne fréquente que des élèves de seconde. En ce moment, il sort avec Jennifer, une grande rousse hyper-maquillée. La semaine dernière, c'était avec Naïma, celle aux longs cheveux et aux immenses boucles d'oreilles. Et avant les vacances, avec Aude, la rasée-tatouée. Nous, on a beau lui courir après, il nous ignore. On est trop jeunes. Comme *sisters*, pas de problème, mais côté cœur, il vise plus haut.

Pauline, ça la rend dingue. Normal : avec son physique de top model, elle a tous les garçons qu'elle veut. L'ennui, c'est qu'aucun d'eux ne la branche. Elle ne s'intéresse qu'à Doc Rasta.

On est deux... sauf que pour moi, il est tellement inaccessible que j'en ai pris mon parti une

bonne fois pour toutes. Tandis qu'elle, elle espère, elle s'entête. Et va de déprime en déception. Honnêtement, je suis plutôt contente que ça ne colle pas entre eux, vu que Pauline, c'est ma meilleure amie. Je m'imagine mal leur tenant la chandelle. D'ailleurs, pour une fois qu'elle et moi, on se retrouve dans la même galère, je ne vais pas la plaindre !

Parce que s'il y a quelqu'un à plaindre, ici, c'est quand même moi, non mais sans blague !

Pauline n'a que l'embarras du choix. Libre à elle de faire une fixation sur Doc Rasta si ça lui chante, le jour où elle changera d'avis, les remplaçants ne manqueront pas. Cédric, Thomas, Rémi et j'en passe, n'attendent que ça. Moi, en revanche, y en a pas un qui me lance ne serait-ce qu'un regard. J'ai parfois l'impression d'être transparente. Invisible. Il m'arrive même de me demander si j'existe...

C'est bien simple, à mon âge, je n'ai encore jamais embrassé un garçon. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé. La preuve : l'histoire avec Ludo...

3 LUDO

L'histoire avec Ludo, elle me reste encore en travers de la gorge comme une arête de poisson. C'était à la fin du premier trimestre. Un beau matin, ce crétin s'est mis à me faire de l'œil.

Incroyable !

Tellement incroyable que je n'ai pas compris tout de suite. Qu'est-ce qui lui prenait ? Pourquoi il me matait sans arrêt ? J'avais une saleté sur le pif ou quoi ?

J'ai mis un bon moment avant de réaliser qu'il me draguait.

Ludo est loin d'être un canon, avec ses lunettes de myope et sa coupe au carré. Mais,

d'un coup, j'ai eu l'impression de le redécouvrir. Bon, d'accord, ce n'était pas Doc Rasta, mais il avait quand même de beaux yeux derrière ses verres épais. Quant à sa coiffure, si ringarde soit-elle, elle était facile à changer : suffisait d'une paire de ciseaux !

Pendant les deux premières heures, il ne s'est rien passé de spécial, à part ce regard troublant qui me suivait partout. Mais après la récré, les choses se sont subitement précipitées. Au beau milieu du cours de maths, Ludo m'a glissé un petit billet.

Je l'ai déplié avec la fébrilité qu'on devine. Dessus, il avait écrit : *Tu me retrouves au square, après les cours ?*

Le choc ! Je l'ai relu et re-relu pour être sûre. C'était la première fois qu'on me donnait rendez-vous.

J'ai accepté sans hésiter. Et jusqu'au soir, j'ai flotté sur un petit nuage.

Le nom de Ludo clignotait dans ma tête comme une enseigne au néon. Ludo. Ludo. Ludo Ludo Ludo. Quatre lettres de plus en plus brillantes au fur et à mesure que la journée avançait. J'arrêtais pas de me retourner (il était placé juste derrière moi) pour m'assurer que je ne rêvais pas. À chaque fois, il me souriait, ce qui m'a permis de constater qu'en plus de ses

beaux yeux, il avait également de jolies lèvres. Je me suis demandé, pouf, comme ça, sans crier gare, quel goût elles avaient. Et ça m'a tellement émue que j'ai piqué un fard, toute seule dans mon coin.

C'est la voix de Mme Boudet, la prof de français, qui m'a ramenée sur terre.

« Tu peux répéter ce que je viens de dire, Léa ? »

Ben non, je ne pouvais pas. Du haut de mon petit nuage, je n'avais rien suivi. J'ai lancé des appels de phare dans toutes les directions, mais personne n'est venu à mon secours. Même Pauline. Peut-être n'avait-elle pas écouté, elle non plus ?

J'ai récolté deux heures de colle, mais je m'en fichais pas mal. La perspective du rendez-vous gommait tout le reste. Et surtout, surtout, la présence de Ludo dans mon dos...

Je sentais son regard tout chaud sur ma nuque. C'était, comment dire ? électrisant. Une sorte de caresse à distance, qui me mettait les nerfs à vif. J'avais l'impression de crépiter de partout.

L'après-midi a duré un siècle.

Quand la sonnerie a retenti, ça m'a fait l'effet d'une explosion en pleine poitrine. J'ai bondi sur mes pieds, des picotements de trouille dans

les mollets, l'échine parcourue de frissons. L'estomac plus lourd que si j'avais avalé une enclume.

Ludo est parti dans les premiers. Comme chaque jour, une bousculade monstre obstruait la sortie. À coups de coudes, j'ai fendu la foule pour tenter de le rejoindre. Il avait disparu.

« Il est sûrement déjà là-bas, je me suis dit. Peut-être qu'il ne pouvait plus attendre... » Et ça m'a donné un coup de chaud.

J'ai couru d'une traite jusqu'au square, cinquante mètres à gauche, derrière le pâté de maisons.

Personne. Mon coup de chaud s'est dissipé et j'ai senti le froid à travers ma doudoune. Je crois qu'on appelle ça une douche écossaise. Qu'est-ce qu'il fichait, cet abruti de Ludo ? Où il traînait ? S'il ne se grouillait pas, j'allais finir par m'enrhumer, moi !

Le square était quasiment désert. En général, tout le monde le prend d'assaut dès quatre heures et demie. C'est un peu l'annexe du bahut, le passage obligé avant de rentrer chez soi. Par chance, il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors, et encore moins un lycéen. Notre rencontre se déroulerait donc sans témoins. C'était déjà ça.

Je me suis assise sur un banc pour attendre. Des rafales de vent soulevaient les feuilles

mortes, et comme je n'avais rien d'autre à faire, je les ai regardées tourbillonner dans l'allée, parmi les mégots et les canettes vides. Une mère est passée, poussant un landau, puis un couple de vieilles qui se tenaient par le bras. Des pigeons picoraient je ne sais trop quoi dans l'herbe. Sur le ciel chargé de gros nuages, les arbres se découpaient en jaune vif et orange.

Je me suis dit : « Il va pleuvoir. »

Ludo est arrivé avec les premières gouttes.

Il s'est installé près de moi et m'a enlacée sans un mot. Je me suis laissée aller contre son épaule. C'était bon. Ne pas parler, je trouvais ça bien. Quand on flippe, mieux vaut se taire que raconter des conneries.

La pluie me mouchetait le visage. J'ai fermé les yeux et tendu mes lèvres. Puis j'ai attendu.

Rien n'est venu.

Rien, sauf cette réflexion, criée par Ludo à la cantonade : « Trente secondes, les mecs. Record battu ! »

J'ai rouvert les yeux, ahurie. Devant nous, Max, Romuald et Mourad se tordaient de rire.

« Trente secondes pour emballer ! a sifflé Max en claquant sa paume contre celle de Ludo. Chapeau, mon pote, t'es un champion !

– Pffff, fastoche, avec un boudin ! » a protesté Mourad.

Ludo est devenu vert.

« Et alors ? On a dit “une meuf”, merde, on n’a pas précisé qu’elle devait être sexy ! »

J’ai pas compris immédiatement. Enfin, je ne *voulais* pas comprendre. Non, ce n’était pas possible, ils n’avaient pas *osé* ! Ils ne s’étaient pas servi de *moi* comme enjeu d’un pari aussi ignoble ?

Si !

J’ai failli leur vomir sur les baskets !

4 MES PARENTS

Il y a des années que je me demande comment une femme aussi jolie que ma mère a pu avoir une fille comme moi. On est tout le contraire l'une de l'autre. Elle a une allure folle : blonde, toujours pimpante, style tailleur-collier-de-perles-talons-hauts. Tous ses gestes sont précis, élégants. Aériens. À côté d'elle, j'ai l'air d'un éléphant dans un magasin de porcelaine.

On m'a peut-être échangée contre un autre bébé, à la clinique, qui sait ? Paraît que ça arrive plus souvent qu'on ne le pense. Ce serait marrant, n'empêche, qu'il y ait quelque part une Léa toute mince, toute gracieuse, qui se pose cette question : « Comment une femme

aussi moche que maman a-t-elle pu mettre au monde une fille comme moi ? »

En fait, ce n'est pas la peine d'aller chercher si loin : je ressemble à papa, tout simplement. Lui aussi, on a toujours l'impression qu'il trimballe un corps trop encombrant et qu'il ne sait pas quoi faire de ses bras ni de ses jambes. Mais chez un homme, ça ne choque pas. Ce n'est pas ridicule, plutôt attendrissant. Maman l'appelle son gros nounours avec des trémolos dans la voix, tandis que, quand elle s'énerve après moi, elle me traite d'empotée ou de bulldozer. Voilà toute la différence.

Mes parents, je les aime bien, évidemment. J'ai été une petite fille super-choyée, mais depuis quelques années, on ne se comprend plus. Enfin, ILS ne me comprennent plus. Mes problèmes leur passent au-dessus et, comme par hasard, chaque fois que j'ai besoin d'eux, ils ne sont pas disponibles. Pour m'engueuler, par contre, ils trouvent toujours le temps ! Et « Range ta chambre » par-ci, et « Ne t'habille pas comme une souillon » par-là, et « Pas question que tu sortes le soir à ton âge », et « Pourquoi t'as ces déplorables résultats scolaires ? », et « Ne dépense pas ton argent de poche à des bêtises, voyons ! »... Mais inutile d'essayer d'avoir une VRAIE conversation avec eux, ils